
Le chronotope de l'enfermement dans *Un Dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau

Alexandra Roch

Université des Antilles (Martinique)

RÉSUMÉ

Le titre du roman du martiniquais Patrick Chamoiseau *Un dimanche au cachot* renvoie explicitement à la dimension temporelle et spatiale du chronotope. Car, selon le théoricien russe Mikhaïl Bakhtine (1978 : 237), le chronotope est : « La fusion des indices spatiaux-temporels en un tout intelligible et concret ».

Dans ce récit, il est question d'un cachot colonial, placé sur l'habitation Gaschette en Martinique, un espace qui s'inscrit directement dans le temps et qui est lié à l'époque esclavagiste. Ce monument évoque une mémoire collective martiniquaise et caribéenne blessée qui n'arrive pas à se défaire de cette page traumatisante de l'esclavage.

Chamoiseau interroge donc à travers le chronotope, la thématique de l'enfermement : spatial, physique, mental dans la redéfinition d'une identité caribéenne.

Si à première vue le cachot peut faire référence à un lieu contraignant, terrorisant, il peut être à la fois un espace protecteur dans lequel l'asservi parvient à résister à la politique coloniale.

Il paraît intéressant d'analyser la perception dramatique de l'enfermement puis la fonction cathartique du chronotope de l'enfermement. Enfin, nous verrons que l'espace et le temps dans le roman conduit à une esthétique d'écriture déjouant la norme dominante.

INTRODUCTION

Dans *Esthétique et théorie du roman*, le théoricien russe Mikhaïl Bakhtine offre une nouvelle approche analytique au genre romanesque : le chronotope. Il propose une étude indissociable du temps et de l'espace dans le récit :

Dans le chronotope de l'art littéraire a lieu la fusion des indices spatio-temporels en un tout intelligible et concret. Ici, le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, au sujet de l'histoire. Les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré d'après le temps. (Bakhtine, 1978 : 237)

Cette condensation du temps et de l'espace est notable dès le titre du roman de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau, *Un dimanche au cachot*. D'entrée de jeu, Chamoiseau entraîne le lecteur dans cette dimension spatiale et temporelle qui articule le récit autour de l'espace clos du cachot colonial et de la blès¹ qu'il symbolise.

Un dimanche au cachot est un roman publié en 2007 aux éditions Gallimard qui narre la rencontre de Patrick Chamoiseau personnage et écrivain avec le vestige d'un cachot colonial situé sur l'habitation Gaschette au Robert en Martinique. Cette rencontre entre l'homme et le cachot jette le lecteur dans la période de l'esclavage de l'espace insulaire. Cette remontée historique par le biais de la trace-mémoire², expression empruntée à Chamoiseau, permet une sorte d'exorcisme de cette page historique.

Dans le roman, Patrick Chamoiseau explore le chronotope à travers le cachot colonial, espace qui s'inscrit dans le temps et qui est directement lié à l'époque esclavagiste. Ce vestige évoque une mémoire collective martiniquaise et caribéenne blessée qui n'arrive pas à se défaire de cette histoire traumatisante de l'esclavage. À ce propos, la chercheuse martiniquaise Patricia Donatien-Yssa atteste de cette souffrance en déclarant dans son article « Le bourreau, une victime annoncée » qui illustre, entre autres, le fonctionnement de la société coloniale : « La

¹ « Une affection qui irait d'une mélancolie sans conséquence sur le corps à une pathologie psychosomatique grave qui altérerait la santé mentale et physique » (Donatien-Yssa, 2005 : 16).

² « C'est un espace oublié par l'histoire et par la mémoire-une, car elle témoigne des histoires dominées, des mémoires écrasées et tend à les préserver » (Chamoiseau, 1994 : 16).

négarion de l'humanité est un des principes de base de la doctrine colonialiste » (2005 : 348). C'est ainsi que le système colonial est à l'origine de nombreux espaces d'enfermement qui fait naître chez le colonisé des sentiments d'inexistence et d'inhumanité.

C'est d'ailleurs, cette notion d'enfermement spatial, physique et psychique que Chamoiseau interroge à travers le chronotope dans *Un dimanche au cachot*. Dans ce roman, Chamoiseau rend compte de l'authenticité des sentiments engendrés par l'enfermement mais aussi de la liberté dont les personnages et l'écrivain font usage. La représentation du personnage de Caroline, jeune fille recueillie à la Sainte Famille³, témoinne de la persistance de l'histoire coloniale au 21^{ème} siècle et de la souffrance qu'elle continue à engendrer. Le chronotope agit également dans ce roman postcolonial comme une résistance qui pousse l'auteur à rompre avec le genre romanesque occidental. Le chercheur Paul Smethurst développe cette transgression de l'espace-temps qu'il nomme *The Postmodern Chronotope* (2000). Smethurst souligne cette nouvelle analyse du chronotope dans le roman postmoderne et postcolonial qu'il présente ainsi :

A chronotope is a time-space in which the conscious mind frames and organizes the real, but it can also be the time-space where it disorganizes and re-presents the real. In postmodern novelistic chronotopes, history slips its anchor, the fixed pole moves and the backcloth shifts, and so the play or representation extends from the fictional into historical. (Smethurst, 2000 : 5)

Ainsi, dans le roman de Chamoiseau, si à première vue le cachot fait référence à un lieu contraignant, terrorisant, il peut aussi incarner un espace protecteur dans lequel l'asservi parvient à résister et à se recréer socialement, culturellement.

Cet article propose une étude de l'espace-temps de l'enfermement dans *Un dimanche au cachot*. Dans un premier temps, il conviendra d'étudier les espaces d'enfermement dans le roman à travers la notion de blès puis nous analyserons la fonction cathartique de l'enfermement. Enfin, nous verrons que l'espace et le temps conduisent à une esthétique d'écriture déjouant la norme dominante occidentale.

³ Association qui « recueille sous mandat de justice, parfois des orphelins, mais souvent des enfants blessés ou mis en danger par des parents calamiteux » (*Un dimanche*, 19).

I. L'ENFERMEMENT DANS LE ROMAN

Dans le roman postcolonial, le temps et l'espace sont des éléments révélateurs intimement liés aux personnages et à leurs actions. L'analyse du temps et de l'espace dans *Un dimanche au cachot* constitue la vision propre de l'écrivain Patrick Chamoiseau de son île natale. C'est d'ailleurs ce que souligne Patricia Donatien-Yssa dans ce qu'elle identifie comme « les fonctions du chronotope de la blès » :

Le chronotope a pour objet de représenter de manière cohérente un monde déterminé dans une approche contemporaine qui tient compte à la fois de données spatiales et temporelles, sans négliger le développement historique et les formes culturelles en jeu. [...] Le chronotope postcolonial vise donc à isoler les conditions spatio-temporelles, historiques et culturelles qui ont permis l'émergence du roman postcolonial. (Donatien-Yssa, 2007 : 36)

Les différentes descriptions que Chamoiseau offre de son île natale en font un lieu d'enfermement. En effet, l'île de la Martinique représente un espace clos ; entouré d'eau, aucune échappatoire n'est possible si ce n'est par les voies maritimes ou aériennes, comme le dit Chamoiseau : « *on est planté en soi sans échappé possible* » (*Un dimanche*, 21). Dès les premières lignes du roman, l'écrivain mentionne la captivité insulaire de ses habitants qui se fait particulièrement ressentir le dimanche ; ce jour de non-activités paraît interminable et difficile à combler :

Dimanche après dimanche, sans rémission aucune, la salsa devenait l'âme des postes de radio. Elle hantait les maisons hébétées, latinisait la ville, livrée aux chiens galeux. Les rues se contemplaient elles-mêmes dans le vide du dimanche. Leur tristesse avalait la salsa qui l'avalait aussi, et m'avalait avec. (*Un dimanche*, 22).

À ce sujet, la chercheuse Stéphanie Sylvestre dénonce l'enfermement dû à l'insularité en affirmant : « Il est intéressant de constater comment l'insularité martiniquaise ou guadeloupéenne peut être vécue comme une prison dont l'océan serait le gardien ». (Sylvestre, 2008 : 132)

Toutefois, l'enfermement dont fait mention Chamoiseau va au-delà d'un espace physique, d'un espace clos, d'un sentiment d'ennui ou de solitude lié à l'exiguïté d'un territoire.

Tout au long du récit, Chamoiseau met l'accent sur un paysage martiniquais enfoui dans un temps passé, celui de la douleur, de la torture, de l'histoire de la colonisation et de l'esclavage. En effet, le temps et l'espace sont des lieux d'intersection chaotiques où la blès est présente de façon virulente créant des zones d'enfermement.

La blès serait avant tout une maladie qui touche essentiellement les enfants ayant subi un traumatisme : chutes, coups, efforts violents. Elle représente une véritable souffrance qui ne peut être diagnostiquée par le médecin mais par le guérisseur.

Dans son analyse du roman de Jamaica Kincaid, Patricia Donatien-Yssa, chercheuse martiniquaise identifie la blès comme une maladie qui toucherait les sociétés coloniales. La blès se définit comme :

[un] syndrome [qui] serait apparu dans la Caraïbe dans les populations ayant subi successivement la déportation, l'esclavage et la colonisation. Il découlerait d'un traumatisme fondamental généré par les régimes destructurants et annihilants de l'esclavage et du système colonial, et par le carcan de souffrance et de déni de soi imposé à chaque individu. La blès serait donc la conséquence de siècles d'un renoncement et d'un refoulement infligés à eux-mêmes par les individus prisonniers de ces systèmes, dans le but de survivre. (Donatien-Yssa, 2007 : 16)

La problématique de la blès dans *Un Dimanche au Cachot* est en relation avec l'identité martiniquaise que l'écrivain expose sans état d'âme à travers une allégorie : « quoi qu'être oiseau si le jour ne s'ouvre pas ? Et quoi que le jour si l'oiseau ne vole pas ? ... Offrant ses yeux à la pénombre, elle bredouille encore : ...mais quoi, qui ne va pas ?... » (*Un dimanche*, 18-19). Ces quelques lignes inscrivent la narration qui nous est contée dans un espace où les personnages et la population martiniquaise sont enfermés dans l'Histoire et leur histoire. C'est par le récit de Caroline, « fillette insolite. Fille de parents poly-toxicomane [...qui] ne parvient pas à s'acclimater, [...] fuit les autres enfants. Boude les activités. Ne parle pas ou très peu. Ne sait ni rire, ni sourire, ni pleurer » (*Un dimanche*, 20) que le narrateur présente la société martiniquaise et ses problèmes. Cette histoire est celle de toute une île marquée par le passé historique qui se cristallise dans la nature, dans l'esprit, dans le corps qui plonge le lecteur dans la confrontation de la population martiniquaise avec sa terre, son moi et sa blès. L'écrivain mentionne cette empreinte historique chez le sujet colonisé en disant :

Toute catastrophe nous plante dans une tragédie qui peut s'impressionner à chacune de nos fibres. Toute catastrophe peut s'immobiliser et rester fixe en soi, comme une photographie, ou comme ce monde qui change, qui bouleverse et dérouté. Ce monde fixe en nous comme une pierre et que nous habitons autant qu'il nous habite. (*Un dimanche*, 330)

Installé sur une ancienne habitation, Chamoiseau définit le cadre de la Sainte Famille comme un espace dialectique où se conjugue beauté et laideur, modernité et historicité, passé et présent. À ce propos, il déclare « dans la beauté du lieu, sous l'éclat de la pluie, je perceis le terrible

palimpseste » (*Un dimanche*, 32). La dénomination de palimpseste fait preuve de la présence de l'histoire à une époque contemporaine comme une plaie ouverte qui se ravive au contact de monuments ou de la nature : « les manguiers sont de vieilles personnes. Ils épinglent l'endroit comme des gardiens qui auraient oublié en quoi consiste leur tâche. Derrière eux, s'étale un vieux ciel grisaille où se reflète leur âme » (*Un dimanche*, 34).

Le palimpseste est un manuscrit constitué d'un parchemin déjà utilisé dont on a fait disparaître les inscriptions pour pouvoir y écrire de nouveau. La destruction de l'habitation sucrerie en la reconstruction d'un centre d'accueil pour enfants en difficulté laisse ce lieu perméable. En effet, ce lieu, Gaschette, garde l'histoire de traces anciennes qui ne restent pas sans conséquences. Encerclé de murs où le déplacement est quasi impossible, le cachot colonial est parcouru par L'Oubliée, par Caroline ou encore Chamoiseau à travers leurs cinq sens, avec les yeux, les mains, la bouche, les oreilles, le nez. Ils explorent ce lieu comme une relecture de la colonisation :

[Caroline] regardait les pierres obscures avec l'air de déchiffrer un texte. Je réalisai que les parois n'étaient pas si ténébreuses que cela ; elles étaient labourées de traces qu'un mystère avait pâliées. Certaines se mélangeaient pour suggérer des graffitis à moitié effacés. [...] Elle avait gratté les parois. Elle avait décroché des stalactites de fougères sèches et de toiles d'araignée, soulevé des plaques de mousse humide... les pierres en certains points exposaient une vieille peau de dragon. Et je vis une griffure. *Des griffures !* Partout. Comme des traînées hurlantes. (*Un dimanche*, 239)

En ce sens, les arbres, le ciel, le cachot, les ruines sont autant d'éléments qui délimitent la blès et l'enfermement qui l'accompagne. Car, ces différents lieux qui racontent l'horreur de la colonisation permettent d'expliquer la profonde morosité qu'éprouve le négriillon dans sa totalité. Cellule, étroite et obscure, le cachot servait à punir les esclaves indisciplinés ; Chamoiseau développe d'ailleurs autour de cet espace un trope inquiétant :

Les cachots effrayants servaient aux Maîtres-békés à briser leurs esclaves. Ils y jetaient un quelconque indocile qui devenait, alors l'exemple à ne pas suivre durant les mois d'une agonie. Dans l'estomac des pierres, l'exemple s'en allait au chemin des souffrances. Il *endurait*, comme l'aurait dit Faulkner. Il finissait en cendre de folie ou s'achevait lui-même. Cela figeait les sangs sur des lieux à la ronde, semant l'obéissance dans les Habitations. (*Un dimanche*, 42)

Ainsi, l'environnement insulaire semble être en collision avec le temps qui impacte l'esprit et le corps des martiniquais. C'est donc en termes

d'hommes et de femmes en blès que l'écrivain identifie les personnages du récit comme Caroline et Chamoiseau porteurs de dommages physiques, psychiques et sociaux de l'esclavage et de la colonisation ; une souffrance et un mal être qui perdurent et influencent l'identité martiniquaise.

II. FONCTION CATHARTIQUE DE L'ENFERMEMENT

L'environnement dépeint dans le roman est souvent en relation avec la violente histoire de la colonisation. Derrière le tableau idyllique que peut offrir le paysage martiniquais avec « les ombres et les lumières [qui] se jouent au même endroit » (*Un dimanche*, 25). Pourtant c'est en contact avec cette cellule sombre, étroite et obscure que la catharsis de Caroline opère.

La catharsis se définit comme « l'action correspondant à nettoyer, purifier, purger [...] la katharsis lie la purification à la séparation et la purge tant dans le domaine religieux, politique que médical » (Vives, 2010).

Accompagnée de ses douleurs et de sa souffrance, Caroline est en parfaite osmose avec le cachot. Selon le narrateur, Caroline y éprouve un sentiment de réconfort et de bien-être :

La fillette, elle, s'y réfugie des heures durant sans craindre la nuit. Quand elle s'y trouve, on la trouve sereine, me dit Sylvain, comme si cette ruine lui procurait un bénéfice immense. Si on l'en sort elle redevient diablesse, soudée sur un désastre intime, parfois très agressive. (*Un dimanche*, 30)

La relation que Caroline entretient avec ce cachot est très intime, tout son corps habite cet espace comme cet espace l'habite. Ainsi, Caroline identifie sa souffrance et son mal-être à ce cachot avec lequel elle noue un dialogue muet expérimenté par le toucher, la vue et le goût.

[...] la conscience déraillée de l'enfant a transformé cette série de traumatismes en un flux de douleur qu'elle ne peut plus retravailler. Il n'y a pas d'émergence dans sa vie, rien qui fasse événement, rien qui donne du relief à un quelconque réel. [...] Elle n'existe pas pour elle-même, ou alors elle existe sans pouvoir donner à cette sensation douloureuse la moindre signification. C'est pourquoi elle se sent si à l'aise dans ce cachot, qui annule tout et qui dans cette annulation même l'apaise, l'installe peut être dans une cohérence... sa blessure a rejoint les blessures du cachot et elle y est prise comme dans les soies visqueuses d'une toile d'araignée. (*Un dimanche*, 131)

Dans ce cachot, lieu de torture, sombre, Caroline parvient peu à peu à se libérer de cette souffrance et de la douleur qu'elle éprouve. Par le biais

de ce cachot, la jeune fille extériorise sa blès. À l'intérieur de la cellule étroite, ce qui s'opère, ce n'est pas uniquement l'exorcisme de Caroline, mais celui de toute une île qui se refuse à faire face à une histoire traumatisante. Au début du roman, la ruine du cachot est la représentation vivante de la mort pour le personnage de Chamoiseau, le narrateur identifie d'ailleurs ce lieu comme létal : « ceux qui en sortirent, sous une faveur du maître, ne purent jamais se redresser l'échine et donnèrent l'impression d'y demeurer encore. Ils moururent tantôt, Yeux béants, consumés du dedans, recroquevillés dans la fosse à païens » (*Un dimanche*, 89). En ce sens, le voyage de l'éducateur dans ce lieu morbide se fait dans la peur et dans l'angoisse. Les diverses histoires racontées à la jeune fille, le tâtonnement du portable toutes les trois secondes sont autant de signes qui reflètent l'inquiétude et de la crainte de Chamoiseau-éducateur engendrées par sa blès. Dans cet espace, Chamoiseau est soumis à l'étroitesse du lieu et aussi du temps exerçant sur le personnage un pouvoir tyrannique. L'éducateur atteste de cette difficulté à survivre dans un tel milieu : « La chose est invincible mais il faut le savoir pour s'opposer à elle. La chose est partout, fichée dans toutes les chairs. Son obscur habite et le jour et la nuit. Elle est close sans lever de bordure. » (*Un dimanche*, 103)

C'est ainsi que l'expérience cathartique consiste donc à guérir le mal par le mal. Il s'agit pour Chamoiseau comme Caroline de se retrouver face à l'objet de leur souffrance : l'histoire qui est matérialisée par le cachot. Une fois à l'intérieur de ce vestige colonial donc face à eux-mêmes et leur passé, les personnages sont plongés dans un bain d'émotions et de sentiments de peur, d'angoisse, et de tristesse qui étaient gardés jusque là à l'écart de la conscience. Cette situation favorise la dépossession du sujet face au traumatisme et donc la libération de l'âme. Le cachot devient ainsi l'élément d'exorcisme de cet emprisonnement temporel qui agit sur la psyché du colonisé. Dans cet espace clos, Patrick Chamoiseau-personnage fait l'expérience de cette liberté intérieure que vit L'Oubliée. L'enfermement physique dans cette trace historique permet de purifier cette souffrance confinée dans ce lieu. À la fin du roman, Chamoiseau-personnage annonce :

C'est étrange : je n'ai plus aucune envie de sortir. Je suis bien là, dans cette nuit moelleuse, avec sa chaleur, sa main qui me soutiennent. J'ai envie d'éteindre mon portable. Même l'idée du roman que je porte en souffrance ne m'enlève pas à cet engourdissement. (*Un dimanche*, 329)

Si l'on se penche sur les propos du psychanalyste colombien Alvaro Escobar Molina dans son étude sur *L'enfermement*, ce lieu fermé conduit

la prisonnière à un dépassement de soi : « Ces espaces, ces bâtisses, nous amènent symboliquement et d'une façon passive vers les univers critiques et vers la régression avec une centration sur soi, le passé, la faute, les origines » (Molina, 1989 : 54). Chamoiseau dépeint ce dépassement de soi comme un long chemin périlleux parsemé d'embuches qui s'accompagne de moments de doutes, de nostalgie et de souffrances. Il s'agit d'une compétition entre le « je » et le « moi » qui retransmet la force mentale du personnage à surmonter ses propres limites.

III. L'ÉCRITURE DU CHRONOTOPE

Le chronotope de l'enfermement a pour fonction de textualiser le phénomène historique de la colonisation et les maladies psychosomatiques comme la blè. En somme, l'écriture de l'enfermement envisage de dire ce que la chercheuse Valeria Liljestrom identifie comme l'indicible.

L'indicible correspond à ce qu'on ne peut exprimer la souffrance, les horreurs. Dans le cas du roman *Un dimanche au cachot*, l'indicible fait allusion à la déshumanisation de l'homme noir pendant la colonisation. Cette expérience pourrait être catégorisée comme une réalité indicible, incommunicable et qui serait apte à rester sous silence tant l'homme est incapable de dire la souffrance. Selon Liljestrom, l'indicibilité d'un événement se détermine selon trois axes : « l'opacité du réel et l'inadéquation du langage, poussées à l'extrême par le caractère violent, douloureux et insaisissable de l'expérience à décrire, aussi bien que la dimension pragmatique du discours envisagée à partir des « lois sociales du dicible » et du recevable, mises en péril, à leur tour, par la teneur du propos » (Liljestrom, 2015 : 65).

Après tout, l'indicible est le propre même de la littérature postcoloniale dont fait partie l'œuvre de Chamoiseau. L'écrivain expose ouvertement à son lecteur la difficulté à dire l'indicible : « comment oublier ces élucubrations et mettre cela en spirale romanesque ? Comment dire de tout cela ce que seul un roman peut en dire ? » (*Un dimanche*, 31). C'est donc en rejetant l'esthétique littéraire occidentale que l'écrivain retranscrit l'histoire de « cette enfant qui a vécu tous les cercles de l'enfer » (*Un dimanche*, 130) et le récit de « L'Oubliée » sur l'habitation Gaschette. D'ailleurs, la chercheuse française Jacqueline Bardolph précise dans son essai *Études postcoloniales et littérature* que le

roman postcolonial propose « un réexamen de tous les présupposés de l'Époque coloniale. Les œuvres sont alors étudiées en ce qu'elles réfutent, résistent, proposent un contre-discours » (Bardolph, 2002 : 11). C'est donc dans un récit enchâssé que Chamoiseau expérimente l'indicible. Chamoiseau « va conjuguer les histoires, brouiller les repères spatio-temporels, métamorphoser et dédoubler les personnages, donnant lieu à une cohabitation interactive d'univers fictifs où tout s'entremêle : récits, genres, voix, effets de réel, rêve et fantastique » (Liljestrom, 2015 : 66). L'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau choisit dans *Un dimanche au cachot* « des modes d'écriture désignés par le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes européens tels qu'ils se sont affirmés dans la culture concernée » (Moura, 2001 : 151). Ainsi, à la lecture du roman, le lecteur remarque que le récit s'inscrit dans une dynamique du mouvement. Il ne s'agit pas d'une simple narration qui suit un schéma narratif classique. Gérard Genette mentionne à ce propos que la structure initiale du récit « désigne la succession d'événements réels ou fictifs, qui fait l'objet de ce discours, et leurs diverses relations d'enchaînement, d'opposition, de répétition ». (Genette, 1972 : 71). En ce sens, la narration de Patrick Chamoiseau participe au renouvellement du genre romanesque occidental qui s'inscrit dans une écriture transgressive.

Transgresser c'est enfreindre la loi, outrepasser une norme et s'inscrire dans une déviance.

En effet, la transgression dans la littérature caribéenne implique une nouvelle attitude face à l'écriture et une nouvelle posture de l'écrivain qui se manifeste par une fracture canonique du roman traditionnel. L'écrivain fait usage du chronotope postmoderne comme structure narrative transgressive.

Afin de se libérer de cette forme d'enfermement et de la blés provoquées par l'histoire, Chamoiseau choisit de puiser sa source dans l'île de la Martinique. Le dualisme auquel renvoient les lieux clos c'est-à-dire intérieur et extérieur, l'écrivain retranscrit dans les structures narratives le dedans et le dehors. Influencé également par l'isolement que représentent la Martinique et le cachot colonial, l'écrivain développe dans son roman une esthétique de la transgression. Pour se faire, il se recentre sur le « dedans » de son île c'est-à-dire son histoire, son vécu ainsi que sa propre intimité, son expérience qu'il offre dans cette écriture.

C'est ainsi que l'œuvre n'est plus linéaire mais participe à un

mouvement perpétuel où se mélange passé et présent, réel et fictif, modernité et historicité. Il n'y a pas de fil conducteur, si ce n'est le personnage de Caroline incarnation de L'Oubliée. Le lecteur voyage de ligne en ligne, de page en page, de chapitre en chapitre ; voyage qui le conduit à travers l'histoire de la Martinique. Il ne s'agit pas dans ce contexte d'un simple survol historique mais de l'exploration et de la découverte des lieux et des histoires cachés, oubliés voire méconnus.

Dans *Un dimanche au cachot*, la réécriture de l'histoire se fait par une mise en abyme. Ainsi, Caroline devient L'Oubliée dans ce cachot. Jeune fille et esclave maltraitée derrière laquelle se dessine une Martinique victime de la colonisation. Chamoiseau joue donc des allers et retours entre passé et présent. Le principe du mouvement qui se dessine dans l'œuvre conduit à une écriture transgressive. Dechaufour explique dans l'étude du marronnage dans le théâtre de Kossi Efoui :

Ce n'est pas le passé qui habite notre mémoire mais c'est tout ce qui fait ce présent c'est-à-dire un mouvement d'aller-retour entre le passé et l'avenir. Et c'est au cœur de ce mouvement que s'inscrit la construction identitaire [...], dans le va et vient entre ce qui n'est plus mais qui n'est pas mort et ce qui est à venir mais qui naît maintenant. (Dechaufour, 2011 : 91-92)

Par ailleurs, le chronotope de l'enfermement a pour mission de délivrer la parole de ces lieux cloisonnés. Le roman « convoque un espace-temps mythique en creusant les strates de l'histoire pour redonner la parole à ces identités ensevelies qu'on piétine sans se rendre compte » (Dechaufour, 2011 : 88). Paul Smethurst atteste cette idée puisque selon ces propos « le roman postmoderne a tendance à mettre en lumière les espaces réduits au silence »⁴. Par l'écriture de l'enfermement, l'écrivain dégage ces espaces clos de leur fardeau. D'ailleurs, le narrateur mentionne cette libération à la fin du roman :

Devant le petit édifice, Sylvain me forçait à raconter aux enfants l'histoire de L'Oubliée ; son Dimanche au cachot. Ce qui les effrayait et qui les ravissait. Ce qui les amenait à regarder ces vieilles pierres autrement. Je prétendis qu'ils pouvaient les toucher car le maçon franc les avait libérées de leur terrible pacte et qu'elles n'étaient que des traces-mémoires. (*Un dimanche*, 345)

Par le biais de son écriture, Chamoiseau se fait le porte parole de ceux qui n'ont point de voix. En effet, la retranscription de l'histoire de L'Oubliée et de Caroline dans le cachot constitue une manière de faire acte de mémoire et de rendre hommage à ces victimes.

⁴ Ma traduction : « The postmodern novel also tends to highlight the silent spaces ». (Smethurst, 2000 : 230).

CONCLUSION

L'analyse du chronotope de l'enfermement dans *Un dimanche au cachot*, permet de rendre compte de la réalité de l'île de la Martinique : espace comprimé dans un temps passé et dans sa blès. Cette situation, en premier lieu, renvoie à une dimension tragique et dramatique de l'espace. Toutefois, Patrick Chamoiseau dépasse le statut de victime que provoque le cachot en ayant recours à une expérience cathartique qui conduit à la libération de l'opprimé. L'écrivain transforme l'impact de l'enfermement en libération de l'être et de son histoire. L'espace clos devient un abri, un refuge autre aussi bien pour Caroline que pour Chamoiseau-personnage où opère « L'exorcisme de la blès »⁵. En voyant Caroline, Chamoiseau-éducateur déclare : « Je vis qu'il y avait en fin quelqu'un dans son regard. Cette chose ancienne l'éveillait. Toute cette construction l'éveillait. L'enfant ignorait la nature de cet abri de pierres mais y trouvait une renaissance. » (*Un dimanche*, 41) En ce sens, Chamoiseau n'entend pas l'enfermement comme une totale négation de l'être humain. Ainsi, le chronotope de l'enfermement intervient dans *Un dimanche au cachot*, comme une résistance et une lutte contre l'oppression coloniale. Par ailleurs, le chronotope de l'enfermement apporte un éclairage sur le travail du traumatisé face à son cachot. C'est d'ailleurs ce que le chercheur Alvaro Escobar Molina évoque dans la fonction du roman postcolonial à travers la libération de la parole subalterne. Il s'agit pour l'écrivain caribéen de se faire le représentant de ces assujettis et de dire :

[La] parole enfouie, gelée qui n'a pas de mots, pas de place dans le sens : accepter de dire, trouver comment dire l'indicible, c'est aussi trouver quelqu'un qui l'entende, le comprenne, l'exprime, le fasse comprendre. Et pour le faire, il fallait trouver des mots, un vocabulaire, créer un style, produire une écriture qui dise son objet. (Escobar Molina, 1989 : XIX)

⁵ Titre de l'étude de Patricia Donatien-Yssa sur la blès.

Ouvrages cités

- BAKHTINE, Mikhaïl. 1978. *Esthétique et Théorie du Roman*. Paris : Gallimard.
- BARDOLPH, Jacqueline. 2002. *Études Postcoloniales et littérature*. Paris : Unichamp-Essentiel.
- CHAMOISEAU, Patrick. 2007. *Un Dimanche au cachot*. Paris : Gallimard, coll. « folio ».
- CHAMOISEAU, Patrick. 1994. *Traces-mémoires au Bagne*. Paris : Caisse nationale des monuments historiques et des sites.
- DECHAUFOUR, Pénélope. 2011. « La poétique du mouvement dans *Io (Tragédie)* de Kossi Efoui ». Sylvie Chalaye (dir.). *Le Théâtre de Kossi Efoui : Une poétique du marronnage*. Paris : L'Harmattan.
- DONATIEN-YSSA, Patricia. 2005. « Le bourreau une victime annoncée ». Belrose M. Bertin-Elsabeth C. Mencé-Caster C. (dir.) *Penser l'entre deux*. Paris : éditions Le Manuscrit.
- . 2007. *L'exorcisme de la blés : vaincre la souffrance dans Autobiographie de ma mère*. Paris : éditions Le Manuscrit.
- ESCOBAR MOLINA, Alvaro. 1989. *L'enfermement*. Paris : éditions Klincksieck.
- FOUCAULT, Michel. 1993. *Surveiller et Punir*. Paris : Gallimard.
- GAUVIN, Lise. « Lettres francophones – Un dimanche avec Patrick Chamoiseau. » *Le Devoir* (9 février 2008). <http://www.ledevoir.com/culture/livres/175378/lettres-francophones-un-dimanche-avec-patrick-chamoiseau>.
- GENETTE, Gérard. 1978. *Figures III*. Paris : Seuil.
- LILJESTHROM, Valeria. 2015. *Poétique de l'indicible dans Un dimanche au cachot de Patrick Chamoiseau*. Québec : Université Laval, Mémoire.
<http://www.google.ca/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&ccd=13&ved=0CC8QFjACOAo&url=http%3A%2F%2Fwww.theses.ulaval.ca%2F2015%2F31261%2F31261.pdf&ei=A6QvVfXnE6a1sQSyuIH4Bw&usq=AFQjCNFf2Ds6id2kvVpaOw0ZYUIFukHe-Q&sig2=i2dhLcRtI-vWiCH7XWMBPA&bvm=bv.91071109,d.cWc>

- MOURA, Jean-Marc. [c1999] 2013. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige. Manuels ».
- OUTAGHZAFTE – EL MAGROUTI, Fatima. 2007. « L'espace-temps carcéral : vers une gestion temporelle des demandes des reclus », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2007/2-3 | 2007, mis en ligne le 28 mai 2008, consulté le 29 avril 2014. URL : <http://eps.revues.org/2246>.
- PENNETIER, Michel. 2007. « Un dimanche au cachot de Patrick Chamoiseau ». *Littératures* (15 décembre). <http://www.madinin-art.net/un-dimanche-au-cachot-de-patrick-chamoiseau/>
- SMETHURST, Paul. 2000. *The Postmodern Chronotope : Reading Space and Time in Contemporary Fiction*. Amsterdam : Rodopi.
- SYLVESTRE, Stéphanie. 2008. *Insularité, Migration et au sein de la littérature et du cinéma antillais contemporains*. En ligne. 14/02/15. <Http://books.google.com/books?id=ZPJocTmMEr4C&printsec=frontcover&chl=fr#v=onepage&q&cf=false>.
- VIVES, Jean-Michel. 2010 « La catharsis, d'Aristote à Lacan en passant par Freud ». En ligne. URL : www.cairn.info/revue-recherches-en-psychoanalyse-2010-1-page-22.htm.
- ZAPATA, Monica. 1999. *L'œuvre de Manuel Puig : Figures de l'enfermement*. Paris : L'Harmattan.